

Monsieur le Président du Conseil d'État,
Monsieur le Vice-président du Conseil d'État,
Madame et Messieurs les Conseillers d'État,
Madame la Chancelière,
Madame la Vice-chancelière,

Sachant que votre temps est précieux alors que vous devez sans tarder faire le point sur la crise, je vous remercie pour l'attention que, malgré tout, vous m'accordez pour le traditionnel échange de vœux de l'an. Parmi les gestes barrières à développer vous en appliquez un qui me semble majeur : affronter la tyrannie de l'urgent pour préserver l'important. L'important n'est pas ma personne, mais ce moment d'échanges dans la bienveillance et le respect pour débiter l'année. Je ne le conçois pas comme un exercice d'optimisme forcé, mais d'espérance, ce qui est tout autre chose. L'optimisme fait fond sur nos forces, l'espérance sur notre désir. Nos forces ne sont pas infinies, notre désir, lui, tend vers l'infini. Le réalisme doit tenir compte des limites de nos forces – c'est bien la question majeure que vous vous posez dans chacune de vos directions en ce moment – pour travailler à l'intérieur de ces limites sans négliger pour autant notre désir. Car de lui dépend cette capacité magnifique d'accroître nos forces.

Devant la tâche qui sera la vôtre cette année 2021, j'ai pensé à vos forces, à nos forces ! Combien de nos concitoyens, en effet, l'abordent déjà à bout de force ? C'est pourquoi je vous propose de lire avec vous une sentence des pères du désert, ses sages des premiers siècles du monachisme.

Un autre frère, succombant à la tentation, perdit à cause de l'affliction sa règle monastique. Voulant la reprendre, l'affliction l'en empêchait, car il se disait en lui-même : « Quand pourrai-je me trouver comme j'étais avant ? » Et, découragé, il n'avait pas la force d'entreprendre une œuvre monastique. Allant donc trouver un vieillard, il lui exposa son affaire. Et le vieillard, apprenant la cause de son affliction, lui propose l'exemple suivant. Il lui dit :

« Un homme avait un champ qui, par sa négligence, tomba en friche et se remplit de joncs et de ronces. Il décida plus tard de le cultiver et il dit à son fils : " Va défricher le champ. " Partant défricher le champ, mais voyant la quantité de joncs et de ronces, son fils perdit courage et se dit : " Quand aurai-je arraché tout cela et défriché tout ce qui est ici ? " Découragé, il se mit à dormir. Il fut de même pendant de nombreux jours. Plus tard, son père vint voir ce qu'il avait fait et, constatant qu'il n'avait pas travaillé du tout, il lui dit : " Pourquoi jusqu'à présent n'as-tu rien fait ? " Le jeune homme dit à son père : " Lorsque j'allais commencer à travailler, père, voyant la quantité des joncs et des ronces, j'en fus accablé ; et je me suis couché et j'ai dormi. " Alors son père lui dit : " Mon enfant, fais chaque jour l'équivalent de la surface de ta couverture, et ainsi ton travail va progresser et tu ne seras pas découragé. " Il l'écouta et fit ainsi, et en peu de temps le champ fut défriché. Pour toi aussi, frère, c'est la même chose : travaille peu à peu ; tu ne seras pas découragé et Dieu te rétablira par sa grâce dans ton ancienne condition. » Et le frère s'en alla et demeura avec endurance, agissant comme le vieillard le lui avait appris. Ainsi trouva-t-il le repos et, grâce au Christ, progressa-t-il.¹

Se décourager, le mode réflexif de ce verbe est précis. Se décourager consiste à mettre son énergie non pas au service de son désir mais pour se dissuader d'entreprendre. Ce moine se demande : « Quand pourrai-je me trouver comme avant ? » Il veut être ailleurs et refusant sa réalité, s'en accusant sans doute, reste bloqué dans son état. Le vieillard lui raconte une histoire pour qu'il se situe autrement dans la sienne. C'est par sa négligence qu'un paysan a son champ en friche. Alors il décide d'y envoyer travailler son fils. La tâche est lourde et le fils se décourage en se demandant quand il aura fini.

Le découragement, voilà où se situe notre moine et notre monde avec lui. Revenir comme avant ! Ah, quand donc sera-t-on sorti de ce marasme sans nom ? Avant, c'était quand nous pensions pouvoir rester sains dans un monde malade, dit le Pape. Or refuser d'être là où l'on est, c'est s'empêcher de trouver un chemin pour avancer. D'ailleurs on ne veut pas avancer puisque on aimerait reculer ! Sans compter que rien n'est plus épuisant que de refuser la réalité : l'échec est garanti. Même si on peut s'enfuir dans le virtuel un certain temps. Or la tactique de ce récit nous permet d'avancer, car le fils ne rêve pas d'un avant, et ce d'autant moins qu'il ne se sent pas coupable de la situation. Il aime sans doute son travail, mais l'ampleur de la tâche l'écrase avant même de débiter. Son père ne peut en rien l'accuser, il se borne à l'encourager à commencer. Pour se faire il lui donne simplement une mesure. Et cette mesure

¹ *Les Apophtegmes des Pères I*, Patience et force, n°49 SC 387, Cerf, Paris, 1993, p. 379-381.

est fixée sur ses limites, son besoin de repos quotidien, la surface de sa couverture. Le fils se situe soudain autrement : non plus perdu au milieu d'un travail sans limite mais dans une journée, c'est-à-dire dans un rythme de jours et de nuits, de moments de travail et de repos. Et cela suffit à commencer et bien vite à terminer. Parce que, avec un rythme naturel, une nuit suffit à se reposer d'une journée de travail.

On pourrait s'étonner que la sentence insiste alors tant sur l'intervention de Dieu et par deux fois parle de la grâce. D'ailleurs n'importe quel coach actuel pourrait donner ce si simple conseil sans référence à Dieu. C'est pourtant, à mon sens, d'une importance capitale. En effet – dois-je vous l'avouer ? – je suis complotiste ! Nous sommes cernés, depuis le début, Dieu nous tient dans son intention. Nous avons beau tout faire pour échapper à ses manigances, il nous récupère et nous en donne des signes : les cycles de la nature, et d'abord du jour et de la nuit. Le temps et ses rythmes sont les premiers dons de son incompréhensible générosité. Pour peu que l'on capitule c'est-à-dire que l'on cesse de se battre contre la réalité pour l'épouser et le courage revient. Avez-vous songé à ce qui passe durant votre sommeil ? Combien incroyablement douce et généreuse est cette main qui nous soigne et nous refait quand on accepte de nous y abandonner un moment ? Or ceci est vrai de chacun des rythmes de votre corps, cardiaque ou respiratoire. Bref, je suis complotiste : une intention d'amour mène tout. Il ne s'agit pas de se battre contre elle, mais de l'accompagner. Travailler, c'est collaborer à sa générosité sans mesure, mais en gardant la mesure de sa couverture. Je ne suis donc pas comme vous, Monsieur le Président, un disciple de Stakanov que l'on encourageait ainsi : « Dors plus vite Stakanov ! » Travailler, ce n'est pas se battre contre la montre mais faire fructifier avec confiance les dons de Dieu et en particulier le premier d'entre eux : le présent !

L'urgent nous a poussé à laisser en friche l'important. Il y a encore bien des urgences avec cet affligeant nombre de décès quotidien. Le vaccin arrive mais avec lui une variante surprise du virus. De toute manière, une solution technique ne nous dispensera pas d'une sérieuse dose de courage pour affronter les joncs et les ronces. Jamais l'humanité n'a vécu avec autant d'intensité une crise. Vitesse de l'information et pourtant décisions à prendre à l'aveugle, conscience mondiale du bouleversement. Nous nous voyons fascinés par notre propre destin et maintenant nerveusement épuisés par des saccades du « stop and go » qui n'ont rien à voir avec le rythme d'une nature que nous avons de toute manière négligé depuis longtemps. Fascinés, humiliés et pris de vitesse à la fois par un parasite dont la puissance réside dans sa lenteur à se manifester.

La courbe exponentielle ne décrit pas seulement le nombre des malades. La crise accélère tous les processus en cours et accentue les inégalités. Elle est un révélateur de l'état de notre humanité, au double sens du terme. Je veux parler de la population mondiale comme de notre sens des valeurs humaines. Certes certains vont bien, car les forts en sortent plus forts mais les plus fragiles disparaissent. Le télé-travail nous cache tous ceux qui, élèves ou travailleurs, dorment écrasés de découragement, ou bien isolés et sans plus aucun rythme ne connaissent même plus la taille de leur couverture. L'aggravation touche toute la panoplie du drame humain, économique et social, familial et éducatif, psychologique et spirituel. Le phénomène de « la conscience isolée », comme le nomme le Pape François, est particulièrement préoccupante. Il a un double impact : personnel et social. Derrière leur écran, beaucoup n'ont plus les repères d'un milieu social humanisant. *Surconnectés* et soumis à de multiples addictions, ils en développent une nouvelle : le complotisme. Le sentiment insupportable de l'impuissance trouve un soulagement à sélectionner l'information pour construire le récit accusateur qui explique tout. Bien sûr, les erreurs inévitables des gouvernants et parfois leur déni fournissent une matière abondante. Comme toute addiction, le soulagement accélère le phénomène, car accuser engendre angoisse et sentiment d'impuissance et réduit l'action à influencer les réseaux virtuels. Ce drame-ci, psycho-sociologique à grande échelle, abîme gravement le vivre ensemble et même la démocratie est devenue une question urgente comme on le constate déjà dans certains pays.

Les ronces et les joncs nous cernent de toute part parmi elles la méfiance et l'accusation mutuelles sont donc très nocives actuellement. Or il y a bien peu de chercheurs qui s'enquêtent du vaccin contre l'individualisme. Parmi eux le pape François ose affronter ces questions avec vigueur. Il nous appelle à faire *renaître ensemble un désir universel de fraternité*, dans sa récente encyclique *Fratelli tutti* (§ 8), ainsi qu'à travailler à l'intérieur des limites de nos forces sans négliger le désir qui accroît ces forces. C'est la première et la plus noble tâche de la politique que de soigner le vivre ensemble. Elle est décisive maintenant, immense et passionnante. Et vous avez besoin pour la remplir du soutien de notre confiance à tous et de la reconnaissance de chacun.

Quant à nous moines d'Hauterive nous vous devons en plus une double reconnaissance. Vous avez accordé tout d'abord à la Fondation d'Hauterive une part de l'aide à la relance économique cantonale en vue des travaux de restauration qui vont débiter sous peu. Et ensuite vous nous partagez les compétences de l'un des vôtres pour

prendre la tête de cette même Fondation. Nul ne doute que Monsieur Georges Godel saura bien gérer ces fonds ! Cette proximité nouvelle avec le Conseil d'État renforcera encore notre devoir de prière pour vous. Que le Seigneur, chaque nuit de cette année si difficile et décisive, vous accorde cet espace d'une couverture pour refaire vos forces et votre joie de servir notre canton, pour qu'il aille de l'avant et non pas de l'arrière !

Fr. Marc de Pothuau OCist, Abbé d'Hauterive